

France

Un engagement très relatif

Gilles Costaz

Number 94 (1), 2000

Engagement nouvelle vague

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25828ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Costaz, G. (2000). France : un engagement très relatif. *Jeu*, (94), 88–91.

France : un engagement très relatif

Le théâtre français aime la métaphore plus que tout. S'il y a sur les scènes françaises un retour du social et du politique, il est généralement métaphorique. Plus indirect que direct. Brecht, Shakespeare et Sophocle continuent à servir de filtres à observer la société moderne. Brecht surtout. Ou des modernes un peu plus proches de nous, mais étrangers. Que monte le turbulent Stanislas Nordey, qui proclame sa volonté de rendre le théâtre populaire à sa pureté et a fait de la salle qu'il dirige un lieu de forum et d'action en faveur des sans-papiers ? Surtout Pasolini, éventuellement l'Autrichien Werner Schwab, et occasionnellement le Français Didier-Georges Gabily (qui fut, lui aussi, un métaphorique, s'appuyant sur les grands mythes classiques avec la volonté de les subvertir). Quant aux autres metteurs en scène, quand ils ne jouent pas au jeu passé-présent avec le répertoire, ils trouvent leur bonheur chez Edward Bond, l'un des écrivains les plus joués dans l'Hexagone, ou bien chez l'Allemand Franz Xaver Kroetz, comme s'il n'y avait pas d'auteurs français sachant parler avec impudeur du monde où nous vivons. Les Français aiment peut-être importer la violence du théâtre moderne, plus de la créer eux-mêmes.

Au bout du compte, cela fait si peu de bouleversements qu'on peut toujours considérer Armand Gatti, patriarche (76 ans) prophétisant inlassablement dans les banlieues et les prisons, à lui seul une institution fortement subventionnée pour aller là où les autres ne vont guère, comme le principal auteur politique d'aujourd'hui en France ! Ou bien se dire que, depuis Jean-Claude Grumberg et Michel Vinaver, toujours en activité, et Koltès, hélas disparu, le politique et l'économique ont reculé devant l'intime ou le mythologique.

L'esprit citoyen, la volonté critique, l'engagement partisan ou polémique sont plus dans l'air que dans l'écriture, plus dans la pratique quotidienne du théâtre que dans l'encre du stylo. Pendant la guerre de Bosnie, en 1995, la grève de la faim à la Cartoucherie de Vincennes, qui réunissait notamment Ariane Mnouchkine, Olivier Py, François Tanguy (Théâtre du Radeau), ne fut pas un geste mondain mais, bien au contraire, un acte courageux. La grève dépassa les vingt jours. Mais comment son esprit se poursuivit-il dans les textes ? On ne le retrouve que dans les œuvres d'Olivier Py, surtout dans son *Requiem pour Srebrenica* qui, accumulant et recoupant les témoignages, est vraiment une pièce violente et contestataire. « Au théâtre, on ne peut faire que de la guerre transposée, dit Olivier Py. Le problème est de trouver l'esthétique. Quand on a décidé de faire du théâtre sur la souffrance, il faut que l'esthétique

Requiem pour Srebrenica
d'Olivier Py : « une pièce
violente et contestataire ».
Photo : Alain Fonteray.

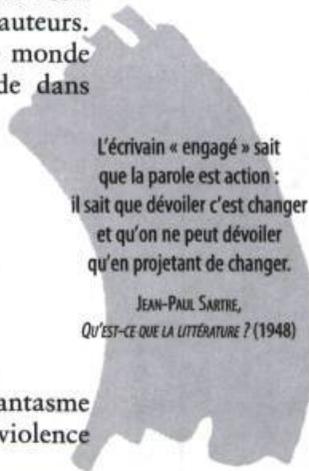


et l'éthique ne fassent qu'un. » Transposition certes, mais à l'intérieur d'un discours, cette fois direct, cette fois frontal, dont le théâtre français avait perdu l'habitude.

Bien entendu, on trouve d'autres auteurs tout à fait concernés et impliqués. Mais si peu nombreux. À moins qu'ils se soient lancés dans une réflexion parallèle, comme Jean-Louis Benoit, l'un des combattants de la Cartoucherie de Vincennes (à cinquante mètres du Soleil d'Ariane Mnouchkine) : lui ne traita pas exactement du conflit avec l'Irak mais de son analyse – c'est-à-dire de sa pseudo-analyse – par les grands médias français, dans *la Nuit, la Télévision et la Guerre du golfe*, en 1992. Ce Benoit est,

d'ailleurs, un familier de l'intervention rapide sur l'actualité : sa mise en scène des souhaits rituels de François Mitterrand, qu'il fit jouer sans en changer un mot sous le titre *les Vœux du président*, fut l'une des charges les plus terribles portées contre le premier personnage de l'État.

Mais, si l'on ne voulait convoquer que ceux qui font un théâtre totalement soucieux de la vie politique et de la société, on ne pourrait appeler qu'une poignée d'auteurs. Xavier Durringer d'abord qui, après avoir écrit une série de pièces sur le monde métissé des grandes agglomérations, a affiché une ambition plus grande dans *Surfeurs* en 1998 : à l'intérieur d'une ancienne colonie française, tout le monde « surfe » sur les vagues de la vérité et de la morale. Corruption généralisée, population exploitée et exploitable, carnaval dirigé par les médias prenant à leurs pièges les ambitieux... L'œuvre a de l'audace. Malheureusement, elle convainc moins que les pièces plus modestes de l'auteur. Tant de crapuleries ajoutées à tant de vilénies, cela finit par ne plus sonner vrai. Il n'y a pas de volonté de métaphore mais, peut-être, une autre forme de distorsion venue d'une admiration trop évidente d'un certain cinéma américain. (On retrouve ce sentiment d'une réalité non pas vraiment recrée mais fantasmée à travers un autre art qui l'avait déjà faite objet de fantasme chez un auteur plus jeune, Gildas Milin, dont les œuvres sont lourdes d'une violence meurtrière et d'un climat « rock ».)



L'écrivain « engagé » sait
que la parole est action :
il sait que dévoiler c'est changer
et qu'on ne peut dévoiler
qu'en projetant de changer.

JEAN-PAUL SARTRE,
QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE ? (1948)

Eugène Durif, lui aussi, rejoint parfois la catégorie des soucieux du champ social. Majoritairement, ses hantises tournent plutôt autour des difficiles relations entre les êtres humains. Mais il est l'un des rares écrivains de sa génération à être revenu sur le douloureux souvenir de la guerre d'Algérie, dans sa pièce *Tonkin-Alger*. À présent, il essaie de réinventer le cabaret politique avec son dernier spectacle, *Filons vers les îles Marquises*, où défile toute une population corrompue par une entreprise appelée la Française des Liquides...

Épisodiquement politiques, telle pourrait être la définition d'un certain nombre de ses confrères. Car certains d'entre eux ont voulu affronter et décortiquer sur scène le mouvement d'extrême droite de Jean-Marie Le Pen, le Front national. Il y eut Alain Gauthier, avec *Chef-lieu* (1992), Serge Valletti avec *Papa* (1992), Stéphane Keller avec *Route 33* (1996). Ce sont des réactions qui comptent, une volonté d'agir, mais elles ne constituent pas un courant. Parallèlement, des générations issues des immigrés et des nouveaux milieux urbains, peu d'auteurs sont encore nés, le théâtre ne trouvant un essor qui pourrait être comparé au rap. Seuls Mohamed Rouabhi, écrivain volontiers provocateur, et Ahmed Madani, plus affirmé comme metteur en scène travaillant avec des jeunes (et faisant de leurs confessions une matière de théâtre) que comme auteur à part entière, ont su s'imposer.

Paradoxalement, celui qui a su parler des banlieues et parler aux banlieues est un écrivain presque âgé, Alain Badiou : il a inventé le personnage d'Ahmed et l'a fait vivre dans plusieurs pièces à partir de 1994. *Ahmed le philosophe*, par son jeu sur l'esprit cartésien opposé à l'esprit méditerranéen, a été joué pendant plusieurs années.

Les seuls auteurs vraiment politiques de ces dernières années appartiennent eux aussi à des générations antérieures aux nouvelles vagues. Mais ils ont su observer, en gardant la faculté de s'indigner. Ils sont deux. Le premier n'en est pas moins très métaphorique (en France, on ne peut se passer de culture et de références culturelles), c'est Hélène Cixous, auteur de presque tous les derniers spectacles du Théâtre du Soleil. Déjà auteur de longues « chroniques », à la manière de Shakespeare, sur l'Asie, elle a donné à Ariane Mnouchkine et ses interprètes *la Ville parjure ou le Réveil des Érynies*, la seule pièce qui aborda, en 1995, le scandale du sang contaminé transfusé par les hôpitaux publics, plus le canevas d'une création collective sur une imaginaire arrivée à Paris d'une délégation tibétaine, *Et soudain des nuits d'éveil*. Certes, cette *Ville parjure* utilise la mythologie, mais elle désigne des personnages que tout le monde reconnaît, du président de la République aux responsables de la santé.

Le second, qui a déjà un lourd passé dans le mouvement du « théâtre du quotidien » et qui est l'un des auteurs préférés du metteur en scène Georges Lavaudant, est Michel Deutsch. Celui-ci a réinventé le théâtre de protestation avec une série de spectacles dite *Imprécations I, II, III*, etc., faits uniquement de phrases provocantes et d'intermèdes musicaux. Chaque pièce est une sorte de journal polémique prenant une forme théâtrale – toujours très drôle !



L'engagement
ampute l'homme.
Les Sartre sont les véritables
aliénateurs des esprits.

EUGÈNE IONESCO,
NOTES ET CONTRE-NOTES (1962)

Joël Jouanneau (*Gauche uppercut*), Adel Hakim (avec son *Exécuteur 14* qui évoquait la guerre du Liban et fut l'une des pièces françaises les plus traduites), Michel Azama et Armand Llamas sont également des écrivains rebelles, dénonçant l'exclusion des minorités sociales ou sexuelles. Mais il faut bien dire que, le plus souvent, les metteurs en scène sont allés chercher le matériau de leurs spectacles chez des auteurs non théâtraux. Le gros ouvrage établi sous la direction de Pierre Bourdieu, *la Misère du monde*, a fait l'objet d'un grand nombre d'adaptations théâtrales : ces entretiens sociologiques avec des exclus ont paru plus forts que bien des pièces. Plusieurs livres du romancier François Bon, qui va à la rencontre des marginaux et les représente, dans son œuvre, ont été adaptés à la scène, principalement *Vie de Myriam C.*, l'histoire d'une jeune femme qui s'est donné la mort, mis en scène par Charles Tordjman. Intéressé par ces transpositions, François Bon s'est mis à écrire directement du théâtre, mais il est encore trop tôt pour juger de l'intérêt de ses pièces.

Cette tendance à replonger les mains dans les eaux sales de la société et parfois à relever le poing n'est pas majoritaire. Elle anime plus de metteurs en scène que d'auteurs. Mais, en dehors des noms cités qui sont assez connus du public français, de petites équipes participent à ce mouvement et y apportent une expérience beaucoup plus nourrie de relations avec les laissés-pour-compte de la société : modestes théâtres des grands ensembles, comme le Studio-Théâtre de Xavier Marceschi et Marjorie Nakache, à Stains, dans la banlieue Nord de Paris, qui réécrit parfois les classiques (comme *Barouf à Chioggia* de Goldoni) dans une optique d'aujourd'hui et fait toujours éclater l'image culturelle traditionnelle, ou troupes de théâtre de rue qui, à l'aide de tableaux spectaculaires, pourfendent les mensonges de l'histoire et défendent une société multiculturelle. Mais, sur le devant de la scène, le théâtre politisé n'est pas vraiment de retour. ■